

partie ! Je puis vous apprendre ce que nous allons devenir. Hier, il a été d'une joie folle. Il va exécuter ce projet qui doit le garantir de toute poursuite dans l'avenir. Il a répété à plusieurs reprises que cette circonstance qu'il attendait si impatiemment, était enfin arrivée. Le guerre est éclaté entre l'Equateur et la Bolivie. Il va mettre des canons sur son bâtiment, et l'offrir à l'Equateur, auquel il compte rendre de grands services. En récompense de ses services, il demandera une concession de terrain dans l'intérieur. Là, il n'a plus rien à craindre, et il aura toujours la ressource de la fuite. Si vous arrivez avant la fin de la guerre, il pourra lutter avec vous à forces égales, et jouer cartes sur table, comme il le dit. Eh bien, soit ; c'est ce combat que j'appelle ; c'est ce combat qui peut seul me sauver. Accourez donc, et ne montrez plus ma lettre. Si quelque autre que vous, avec les lenteurs de la justice ordinaire, se chargeait de punir, cette homme aurait vingt fois le temps de s'échapper. Prenez, s'il le faut, parti pour la Bolivie ; mais, je vous en adjure, ne vous laisser arrêter par aucune considération. Comptez ma vie pour moins que rien. Ne songez qu'à votre père assassiné, à votre fiancée à jamais perdu pour vous. Vengez-nous, vengez-moi, vengez-vous vous-même ; car, après tout, Armand, mon frère, mon ami, toi qui m'étais fiancé, tu dois haïr cet homme autant comme je le hais moi-même. . . Cette lettre part, Armand. A bientôt ! Je compte sur Dieu et sur vous."

IV

Pendant la lecture de cette longue lettre, toutes les passions se partagèrent le cœur d'Armand. Mais, quand il l'eût achevée, il devint, par une réaction singulière, calme et presque froid. Il éprouva le soulagement des anxiétés horribles : la certitude. Il touchait enfin au terme de sa lamentable odyssée, et savait que, dans un nombre de jours qu'il pouvait compter, il lutterait corps à corps avec son ennemi, insaisissable jusque-là. A cette pensée, il ne ressentit plus que le désir d'une implacable vengeance, et il le savoura longuement. En même temps, et malgré lui, il songeait à Lucy. Il la voyait tour à tour radieuse, comme aux premiers jours de leur affection, lorsque, appuyée à son bras, elle courait en riant sous les grands arbres ; puis, pâle et flétrie, cachée sous de longs vêtements et ne sortant plus d'une impassibilité morne. Cette double image flottait d'ailleurs dans ses souvenirs, confuse et sans contours arrêtés. Il y avait si longtemps qu'il n'avait vu la jeune fille ! Bien qu'il se répétait qu'elle était perdue pour lui et qu'il ne devait s'occuper que de la venger, il avait alors des mouvements convulsifs d'amour et de haine. Armand s'arracha violemment à cette rêverie douloureuse, qui retardait pour lui le moment d'agir, et il prit sur-le-champ ses dispositions pour aller en Bolivie.

La nouvelle de cette dernière campagne fut accueillie avec joie à bord de la goëlette. L'équipage, en effet, avait fini par s'associer aux espérances, aux déceptions, aux chagins de son chef. Quand le bâtiment fut sous voiles, le capitaine Ledru serra la main d'Armand avec une vive émotion, comme on serre la main d'un ami à l'instant d'un duel à mort.

La guerre que l'Equateur venait de déclarer à la Bolivie était un de ces conflits qui éclatent souvent entre les républiques de l'Amérique du Sud. Les présidents des deux pays mènent à la frontière leurs armées, composées de quelques milliers de soldats, et là il se tue un petit nombre d'hommes de part et d'autre. C'est de chaque côté une occasion de pillage, et surtout un prétexte pour lever des impôts. Sur mer, la lutte est moins sérieuse encore, car la marine des deux parties belligérantes se compose au plus de quelques bâtiments légers. Ces guerres ne mériteraient pas d'être mentionnées si elles ne donnaient lieu parfois à des actes isolés de férocité inouïe, qui trahissent chez les auteurs de sauvages passions, effet peut-être du mélange du sang indien avec le sang espagnol.

Don Roman rendait donc un grand service au gouvernement de l'Equateur, en lui offrant son brick tout armé. En échange du secours qu'il apportait, on promit de lui donner, à la fin des hostilités, un vaste terrain dans l'intérieur du pays. C'était là tout ce qu'il désirait, car depuis les événements de Valparaíso il ne croyait plus pouvoir échapper sur mer à la poursuite d'Armand. L'aventurier entrevoyait, comme un dénouement à son crime, l'impunité et la richesse. Maître absolu dans ces vastes domaines, il pourrait y torturer à son aise la noble fille qu'il avait enlevée, et dont le corps seul lui appartenait. Parfois, il faisait un rêve étrange. Il s'imaginait que miss Stanby, après avoir perdu tout espoir d'être délivrée, finirait par se soumettre à son sort. Il l'aimait à la façon de ces animaux cruels, qui déchirent lentement leur proie avant de la tuer, et il ne pouvait se séparer d'elle, trouvant, dans les souffrances mêmes qu'il lui infligeait, une source d'après voluptés toujours renaissantes. Aussi, il s'irritait de la durée d'une guerre ridicule, et tâchait, autant qu'il était en son pouvoir, de la terminer. Il avait pris deux goëlettes à la Bolivie, et ruinait son commerce en croisant sur la côte.

Un matin, il aperçut à l'horizon la goëlette d'Armand. Le soleil venait de se lever, et elle se détachait en noir sur le ciel rose. Il tressaillit en la reconnaissant, car il croyait à la fatalité, comme tous les hommes d'action qui n'ont plus qu'un pas à faire pour toucher au but, et il craignait de succomber dans cette lutte qu'il avait souvent appelée jusqu'alors. Néanmoins, il se prépara au combat.

De son côté, la goëlette, à la vue de l'*Argus*, s'était convertie de toile. Armand avait relâché en Bolivie pour savoir en quel endroit se trouvait don Ramon, et il avait prévenu qu'il allait lui courir sus comme à un pirate. Seulement, il s'était renforcé de vingt soldats indigènes, commandés par un capitaine de fortune, nommé Charmon, ancien sous-officier français, au service de la Bolivie, et qui, à quarante ans, ne possédait encore que la cape et l'épée.

La mer était belle et la brise assez fraîche. Pendant quelque temps, les deux bâtiments, qui cinglaient à contre-bord, essayèrent de se gagner au vent, tout en se tirant quelques coups de canon. L'*Argus*, plus fin voilier que la goëlette, y parvint presque au point de rencontre des deux lignes du plus près. Il en profita pour envoyer sa bordée de cinq pièces. Sa décharge fut meurtrière pour la goëlette, qui perdit son grand mât de flèche. Don Ramon, craignant qu'elle ne lui